

**BÉNÉDICTE CHENU**  
**PRÉFACE DE NATHALIE BAYE**

Postface de Dominique Willard, psychologue au SHU,  
GHU-Paris, site Sainte-Anne

# Des lumières sur le ciel

TÉMOIGNAGE

**1€**  
reversé au  
Collectif  
Schizophrénies

**« Mon fils voit des lumières sur le ciel.  
Il a 25 ans. Il vit avec une schizophrénie. »**

**L E D U C . S**  
**E D I T I O N S**

« Le docteur s'assoit à côté de mon fils.

– Écoutez, lui dit-il, j'é mets l'hypothèse que vous avez une schizophrénie.

Je suis abasourdie. Ma méconnaissance de cette pathologie n'a d'égale que l'étendue de mes préjugés. J'aimerais mieux qu'il ait un cancer ou n'importe quelle autre maladie précisément définie. Tout sauf la schizophrénie !

– Mais docteur, je rétorque, vous pouvez vous tromper !

Il encaisse mon commentaire en silence avant de chercher à rassurer mon fils :

– C'est une maladie qui se soigne. C'est une maladie dont vous pouvez guérir.

Puis il se tourne vers moi :

– Est-ce que vous connaissez le programme Profamille ? »

Dans cet ouvrage bouleversant, **Bénédicte Chenu** raconte le combat qu'elle mène avec son fils Charles, diagnostiqué avec une schizophrénie à l'âge de 17 ans, pour qu'il puisse vivre une vie apaisée et autonome. Très engagée dans la prise en charge des schizophrénies en France, elle a fondé, avec d'autres parents, l'association PromesseS, visant à soutenir et développer le programme de psychoéducation Profamille. Elle a également contribué au lancement du collectif Schizophrénies, premier portail Internet d'information indépendant, qui œuvre pour un changement de regard et de politique. Parce que l'on peut vivre avec une schizophrénie, et même vivre une vie heureuse.

*Avec la collaboration de Camille Sayart.*

ISBN : 979-10-285-1338-2



17 euros  
Prix TTC France

SUPERNOVA

Couverture: Thibaut B.  
Rayon : TÉMOIGNAGE

L E D U C . S  
E D I T I O N S



**REJOIGNEZ NOTRE COMMUNAUTÉ DE LECTEURS !**

**Inscrivez-vous à notre newsletter** et recevez chaque mois :

- des conseils inédits pour vous sentir bien ;
- des interviews et des vidéos exclusives ;
- des avant-premières, des bonus et des jeux !

Rendez-vous sur la page :

**<https://tinyurl.com/newsletterleduc>**

**Découvrez aussi notre catalogue** complet en ligne sur  
notre site : **[www.editionsleduc.com](http://www.editionsleduc.com)**

Enfin, retrouvez toute notre actualité sur notre blog et sur  
les réseaux sociaux.



Les éditions Leduc.s reversent 1€  
au collectif Schizophrénies par exemplaire vendu.

*Couverture : Tableau peint par Thibaut, le père de Charles.*

Conseil éditorial : Pascale Senk

Maquette : Sébastienne Ocampo

© 2019 Leduc.s Éditions

29, boulevard Raspail

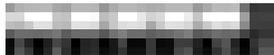
75007 Paris – France

ISBN : 979-10-285-1338-2

Bénédicte Chenu

avec Camille Sayart

Des lumières  
sur le ciel





*À Charles, à ses sœurs Violette et Dora.*



# Préface

## de Nathalie Baye

**L**e livre de Bénédicte Chenu est un témoignage formidable sur le combat d'une mère face à la maladie de son fils, dans l'univers de la psychiatrie. Bénédicte décrit son vécu, au plus près de son ressenti, au plus près de la vérité, parce que les parents sont les premiers témoins du changement de leur enfant, qu'ils sont en première ligne. D'enfant joyeux, boute-en-train, Charles a changé sous les yeux de sa mère. La maladie l'a transformé comme elle a transformé Bénédicte, qui raconte ce bouleversement de l'intérieur.

Elle aurait pu se contenter d'un seul psychiatre, d'un seul avis, d'un seul service hospitalier. Mais elle a remué le milieu de la santé mentale dont elle a exploré les dédales à la manière d'une enquêtrice. Jamais larmoyant, son récit rend compte d'une réalité factuelle, ponctuée de temps de colère et de désarroi, face à des personnages du corps médical avec lesquels les rapports peuvent parfois se tendre.

On peut s'en sortir, on peut trouver des solutions.

Entre les diagnostics différents, les réactions ou incompréhensions de l'entourage et le désarroi de l'enfant, *Des lumières sur le ciel* est un livre qui nous

apprend beaucoup et qui prouve que le courage, l'obstination et l'amour aident non seulement à comprendre, mais aussi à grandir, accepter et donc avancer.

C'est un récit généreux et essentiel.

# Sommaire

Préface de Nathalie Baye	7
1. Comme des papiers qui s'envolent	11
2. Un pull pendant la canicule	39
3. Sortir Charles de l'institution	55
4. Une boîte à outils pour les familles	67
5. Strass, paillettes et schizophrénies	83
6. Il n'est pas condamné	101
7. Mathieu l'infirmier	113
8. Drôles de jeux	123
9. Se détacher avec amour	131
Postface de Dominique Willard	157
Remerciements	163
Ressources utiles	165
Carnet d'adresses	171
Les associations	177
Réalités et idées reçues sur les schizophrénies	183



# 1. Comme des papiers qui s'envolent

**D**u plus loin que je m'en souviene, Charles a toujours été turbulent en classe. Ses problèmes de discipline ont gêné son apprentissage, de la crèche au lycée. Ses bulletins scolaires saluaient son intelligence tout en déplorant son potentiel inexploité. « Bon élève mais peut mieux faire ! » La plupart des enseignants s'accordaient toutefois à reconnaître qu'il était attendrissant, bon garçon dans le fond, s'entourant d'une multitude d'amis sans doute séduits par son naturel boute-en-train. Charles prenait plaisir à partager des moments avec ses proches. Il fêtait Halloween avec ses amis et Noël en famille, dans les maisons de ses grands-parents. Nous voyagions souvent l'un à côté de l'autre dans les transports en commun. Au milieu des inconnus, nous trouvions un refuge dans cette bulle intime qu'était encore notre relation. Nous adorions jouer ensemble à toutes sortes de jeux de société, sortir au cinéma, au restaurant, tous les deux. Nous étions les premiers et fidèles clients du Japonais qui a ouvert en bas de l'immeuble, où Charles commandait à chaque fois ses brochettes favorites. Il était l'inverse d'un enfant

asocial, colérique, timoré, replié sur lui-même. Charles était joyeux, spontané, vif. Il savait ce qu'il voulait.

Dès qu'il a su marcher, à neuf mois, il s'est mis à courir. Lorsqu'il grimpeait un escalier, il fallait qu'il compte les marches à haute voix et qu'il inverse l'addition à la moindre marche redescendue. Alors qu'il avait à peine trois ans, il surprenait les adultes en récitant par cœur des passages entiers de l'histoire d'un petit ours que je lui lisais souvent avant de dormir. Il ouvrait le livre et articulait les phrases au mot près, comme s'il maîtrisait déjà la lecture. La précision de sa mémoire m'épatait. Souvent en déplacement professionnel à l'époque, je rapportais de mes voyages des figurines de Star Wars. Pour parfaire l'effet de ma surprise, un soir, j'ai disposé sur le parquet des bougies dont les flammes cheminaient jusqu'à son cadeau. Charles a sauté de joie en découvrant ma petite mise en scène.

En grandissant, il a assimilé une quantité toujours plus prodigieuse de films et de morceaux de musique. Après *Bambi* et *Le Roi Lion*, dont il adorait la bande originale, sa cinéphilie s'est affûtée. Il s'est mis à enrichir les conversations d'une multitude exponentielle de références culturelles. Dès l'âge de quatorze ans, il revendiquait des goûts d'avant-garde, particulièrement pointus, sans aller non plus jusqu'à jouer l'intello. Il se passionnait pour le jazz et l'œuvre de Woody Allen qu'il découvrait chez son père.

Charles avait trois ans au moment de notre séparation. Thibaut, artiste peintre de profession, a réalisé de nombreux portraits de notre fils. Comme je travaillais moi-même dans le milieu de l'art, Charles m'accompagnait à un grand nombre d'expositions. Nous partagions des moments de complicité devant les œuvres des artistes.

Quand il n'était encore qu'au collège, je me suis dit qu'un cadre plus sévère pourrait contribuer à le discipliner. Avec son père, nous nous sommes mis d'accord pour l'inscrire à l'internat du collège Le Prieuré, dans notre village familial du Loir-et-Cher où mes parents possèdent une maison. Charles se sentait plutôt bien là-bas. Mais l'école l'ennuyait. Son comportement difficile perturbait la classe. Les avertissements tombaient jusqu'à ce que l'exclusion devienne inévitable. Au moment de quitter définitivement Le Prieuré, Charles a griffonné une lettre à l'attention du surveillant, empreinte de son sens de la dérision qui réjouissait tant son entourage : « Au revoir, a-t-il écrit en substance, je vous remercie de m'avoir collé quarante-cinq fois ! »

Après son renvoi, l'internat Sainte-Marie, à Blois, a accepté de l'intégrer. Trouver une place dans cet établissement, non loin de la maison de son père, avait été difficile. L'éparpillement de Charles a continué malgré nos efforts et ceux du corps enseignant. En annonçant son exclusion à peine trois mois plus tard, le directeur de Sainte-Marie a glissé à Thibaut

l'idée qu'une raison plus grave pouvait peut-être expliquer son attitude problématique. Il pressentait quelque chose de plus compliqué, de plus profond qu'une banale crise d'adolescence. Charles a suivi des cours par correspondance pendant quelques mois. Puis il a été accepté en première scientifique au lycée Lavoisier, à Paris. Amoureux des chiffres, il était ravi de s'orienter vers cette filière, mais nous avons appris à la rentrée qu'il n'y avait plus de places. Mon fils a été admis au lycée Montaigne... en série littéraire, faute de places en S, ce qui l'a grandement contrarié.

Ce lycée se situe dans le VI<sup>e</sup> arrondissement de la capitale, en face du jardin du Luxembourg. Ma sœur Guilaine habitait un grand appartement à quelques mètres. Charles connaissait mal Paris, ayant suivi l'essentiel de sa scolarité en province. Pour éviter qu'il se fatigue tous les matins et tous les soirs dans le métro, nous avons convenu qu'il dormirait chez Guilaine pendant la semaine et rentrerait le week-end dans mon appartement de la porte d'Italie.

L'apparition des premiers signes de son mal-être a coïncidé avec la mort de son cousin Clément, l'aîné de Claire, ma deuxième sœur. Sans que je puisse établir un lien de causalité certain avec ce drame familial sur lequel la pudeur m'interdit de m'étendre, Charles s'est mis à perdre du poids à une vitesse spectaculaire. Lorsque je l'interrogeais sur son état, ses cours, ses copains, il répétait « ça va, ça va ». Ces réponses elliptiques s'accompagnaient d'une attitude étonnamment

fuyante. Il paraissait désorienté, à côté de lui-même. Il refusait de rester parmi nous. Quel adolescent aurait envie de traîner avec sa famille? Je me persuadais qu'il réagissait de manière normale.

Ses professeurs du lycée Montaigne s'inquiétaient également. Mon fils s'isolait au dernier rang et pendant le cours, sans raison apparente, il se mettait à rire tout seul. Non seulement Charles s'agitait mais il ne fichait rien. Rien! Rien de rien. Au lieu de travailler, il préférait sortir avec ses copains. Des trucs de jeunes. Ils écoutaient des groupes des années 1970 en avalant des alcools forts, en fumant du cannabis ou de l'anesthésiant pour cheval comme Pete Townshend, le chanteur iconique de The Who. Ils tripaient ensemble, entre potes, en dehors de l'école et de la famille dont ils défiaient les cadres comme tous les ados avides de nouvelles expériences. Charles avait fumé un premier joint, l'effet lui avait plu, il avait continué.

Dès que je l'ai su, je l'ai mis en garde de mon mieux sur cette drogue dure et dangereuse pour sa santé, tout en me remémorant l'adolescente insoumise que j'avais moi-même été dans les années 1980, peut-être en réaction à l'éducation stricte de mes parents – tous les dimanches matin, mon père, diplomate de métier, avait l'habitude de sonner le clairon : c'était l'heure de ranger nos chambres avant l'inspection militaire de Papa.

Je suis devenue l'inverse d'une jeune fille ordonnée. J'étais l'*outsider* de la famille, plutôt fêtarde et contestataire, sensible aux inégalités, aux préjugés, le genre de gamine qui participe aux manifs, s'engage pour des causes plus grandes, crie ses convictions dans la rue, lève le poing pour protester contre les injustices.

Sous mon air de jeune rebelle, pourtant, j'ai toujours perçu les limites des expériences dans lesquelles je m'aventurais. Charles était différent. Très vite, il a développé une addiction au cannabis dont la gravité m'a dépassée. J'avais beau confisquer la marchandise qu'il laissait traîner par mégarde dans le fumoir, la grotte, le chaos qui n'avait plus grand-chose d'une « chambre ». Sa consommation échappait à mon contrôle. Je surveillais les appels suspects qu'il recevait sur son téléphone. Dès qu'il entrait en conversation avec un dealer, j'arrachais son téléphone et je proférais des menaces. Je l'ai même pris en filature jusqu'au café où il allait se fournir à quelques mètres de notre résidence. Charles était assis dehors, sur une chaise, en train de discuter avec un type à l'allure douteuse. J'ai pris un ton autoritaire : « Charles. » Il s'est levé et m'a suivie sans résistance.

Puisqu'il m'était impossible de traquer ses faits et gestes vingt-quatre heures sur vingt-quatre, j'assistais, impuissante, à son glissement vers un état de plus en plus dépendant. J'entends encore le ton inquiet de ma sœur Guilaine, au téléphone, un soir de 2009. Charles fume alors chaque jour cinq ou six joints

de cannabis, sa silhouette s'amaigrit à vue d'œil, ses résultats scolaires déclinent, les études l'indiffèrent, je crois même l'avoir entendu affirmer qu'il envisageait d'abandonner le lycée pour se lancer dans une carrière de trader. Gagner beaucoup d'argent... Cette ambition, diamétralement opposée à mes valeurs, devient une sorte d'obsession incompréhensible à mes yeux. « Charles ne dort pas la nuit, insiste Guilaine, il fume beaucoup... Tu ne crois pas qu'il devrait consulter un psy? » Je soupçonne davantage un désordre alimentaire du type anorexie. Mais j'écoute ma sœur et je prends rendez-vous chez un psychologue.

Au bout de trois séances, le docteur B. préconise un rendez-vous à la Pitié-Salpêtrière. Je suis très étonnée. J'étais loin d'imaginer un séjour à l'hôpital. Je l'interroge, de plus en plus soucieuse. Le psy marque un silence. Puis il m'explique d'une voix posée, très professionnelle, que le profil de Charles échappe à sa compétence. « Je crois que votre fils a besoin d'une hospitalisation, conclut-il.

– Mais... Qu'est-ce qu'il a ?

– Je ne sais pas...

– Si son état dépasse les compétences d'un simple psychologue... Alors, ça veut dire que le problème est plus grave ?

– On ne peut pas savoir à ce stade... Il faudrait qu'il soit mis en observation, qu'on essaye de comprendre ce qui se passe en lui... »

Cette annonce me laisse interdite. J'appelle Thibaut pour partager mon désarroi. Il est aussi surpris que moi. Charles, lorsqu'il apprend l'éventualité de son hospitalisation à la Pitié-Salpêtrière, manifeste une agressivité inédite à l'égard de son père. « Dégage, fous-moi la paix ! » Il y a dans son hostilité quelque chose d'incompréhensible, bien au-delà d'une rébellion adolescente. J'ai l'impression qu'une partie de son être est en train de basculer. Sans que nous puissions poser de mots dessus, nous sentons qu'un trouble brouille son rapport entre notre monde et le sien. Charles s'éloigne vers une réalité différente de la nôtre, il paraît de moins en moins présent.

Nous avons d'abord le réflexe de l'orienter vers une clinique privée, ou semi-privée en dehors de Paris, un cadre agréable et verdoyant au sein duquel notre fils pourrait se soigner en compagnie d'autres jeunes de son âge. Nos démarches aboutissent à une première aberration : pour intégrer ces cliniques, comme celle du château du Bel Air à Crosne, dans l'Essonne, il est exigé de la part de Charles qu'il manifeste sa motivation dans une lettre. Je tombe des nues. Alors qu'il n'a pas conscience de son trouble et qu'il est de plus en plus confus, incapable de se concentrer, il doit rédiger une lettre de motivation ? Il n'a ni la capacité ni la volonté de se soigner... Sortir avec ses copains et vivre une vie normale, voilà tout ce qui le motive. Nous abandonnons cette option à regret.

Je suis tellement perdue que je contacte tout le monde autour de moi. Sur le conseil d'une amie journaliste qui a réalisé un documentaire sur la psychiatrie, je me tourne alors vers le célèbre pédopsychiatre Marcel Rufo. Nous prenons le train pour Marseille. Le docteur Rufo dirige l'unité de pédopsychiatrie à l'hôpital Sainte-Marguerite. Nous dormons chez une amie de ma mère que je connais à peine. Charles supporte mal cette contrainte à laquelle je le soumetts contre sa volonté ; son comportement devient de plus en plus difficile. Nous arrivons à l'heure mais nous omettons de préciser notre présence à l'accueil. Après une longue attente en raison de ce malentendu, Marcel Rufo nous reçoit à sa manière sympathique. On sent qu'il a l'habitude de communiquer avec les jeunes en employant un vocabulaire rassurant, enveloppant. Il s'adresse d'égal à égal à Charles dont la réaction se limite à quelques répliques succinctes. Nous évoquons sa consommation problématique de cannabis. « Finalement, dit Rufo, ce n'est pas si mal que vous ayez fumé, ça vous a permis de comprendre que vous étiez fragile et que vous ne pouviez pas fumer de cannabis pour l'instant. Vous êtes trop fragile. » Charles l'écoute avec une certaine indifférence. Marcel Rufo rédige ensuite une lettre, sorte de contrat où il aligne toutes ses recommandations : bien dormir, s'abstenir de fumer du cannabis, bien manger, retourner à l'école... Il signe et tend le papier à Charles. « Si vous avez besoin, insiste le docteur Rufo avant de nous remercier, vous pourrez être hospitalisé ici. Prenez soin de vous. » Je sors un peu déçue de ce rendez-vous dont j'attendais

avant tout qu'il me rassure. J'ignore toujours de quel trouble mon fils est affecté.

Nous revenons à Paris. Il n'y a plus de lits à la Maison de Solenn qui accueille et conseille les jeunes Parisiens de douze à vingt ans sur tous les sujets (santé, famille, amis, sexualité, scolarité, mal-être, consommations...), gratuitement et anonymement si nécessaire. Je prends un maximum de renseignements sur Internet ainsi qu'au sein de mon entourage. Ma sœur Guilaine, à l'époque rédactrice en chef du magazine *Envoyé Spécial* sur France 2, facilite mes premiers pas dans ce labyrinthe de la psychiatrie. L'une de ses amies me conseille de contacter l'hôpital de la Pitié-Salpêtrière, confirmant la recommandation initiale du docteur B. J'apprends que des places vont s'ouvrir deux semaines plus tard au sein du service psychiatrie de l'enfant et de l'adolescent, sous la responsabilité d'un professeur très réputé.

Le 16 mars 2009, je boucle la valise de mon fils, sous le choc d'un tel bouleversement. J'avais l'habitude de faire ses bagages pour qu'il parte en vacances. Pas à l'hôpital. Avec son père, nous l'amenons à l'unité Seguin. Charles ne comprend pas qu'il va séjourner à l'hôpital, il est un peu perdu mais il semble s'y résoudre. Il a alors 17 ans et demi.

Nous sommes accueillis par Laure Adage\*, jeune psychiatre d'une quarantaine d'années qui se chargera de son suivi. Je découvre le monde de la psychiatrie pour enfants des hôpitaux publics français.

Imaginez le film *Vol au-dessus d'un nid de coucou* et remplacez Jack Nicholson et ses amis par des enfants... La bassesse des plafonds écrase l'atmosphère. Les trousseaux de clés, qui tintent à chaque fois qu'une porte s'ouvre ou se ferme, traversent les couloirs comme les échos lugubres de l'enfermement des malades. Tous les bruits et les cris, tous les clichés de la folie se concentrent dans la salle collective. Un gamin se tape la tête contre un mur tandis qu'un autre, qui souffre du syndrome de Gilles de La Tourette, couvre d'insultes sa peluche géante. Est-ce ici que mon fils se soignera, qu'il sera apaisé, entendu? Je ressens déjà son stress à mes côtés. Comment est-ce possible de guérir dans un endroit aussi carcéral, aussi sale, aussi insensé?

Le tempérament *speed* de Laure Adage contribue à m'inquiéter. Son débit de parole, que je trouve trop rapide, trop vague, m'agace. Dès notre premier entretien, elle m'a criblée de questions. Je dois raconter la naissance, l'enfance et l'adolescence de Charles. Quel âge avait son père au moment de la conception? Combien de temps a duré l'accouchement? Y a-t-il eu des complications? Il y a toujours cette thèse selon laquelle un accouchement difficile, ou l'âge trop avancé du père, aurait

---

\* Le nom a été changé.

des conséquences sur l'état mental de l'enfant. A-t-il eu des maladies? Lesquelles? Est-ce que je travaille? Dans quel domaine? Comment s'est passé le divorce? Je comprends qu'elle ait besoin de s'accrocher à quelque chose, d'essayer de mieux appréhender le contexte dans lequel a grandi cet enfant qu'on lui confie. Elle cherche à reconstituer l'histoire de Charles à travers le témoignage de ses parents. Mais qu'elle le veuille ou non, cette cascade de questions culpabiliserait n'importe quelle mère. Je l'interroge en retour sur le trouble de Charles, encore non identifié. Qu'est-ce qu'il a? Quels traitements a-t-elle l'intention d'administrer? Quels dosages, quels effets secondaires, quels dangers? Laure Adage n'a visiblement pas le temps de développer des réponses claires.

Dans la chambre de Charles, plus proche d'une cellule de prison, les lumières ne fonctionnent pas. Aucune décoration, aucune couleur, aucune fleur, aucun dessin chaleureux n'enjolive les esprits comme cela se fait pour les enfants malades du cancer ou de pathologies dont la gravité peut être appréhendée par des données tangibles. En psychiatrie, les associations ne viennent pas, ou trop peu, divertir les jeunes atteints de troubles. Personne ne rentre et personne ne sort. Par mesure de sécurité, les fenêtres ont été condamnées. Charles pose sa valise sur un maigre matelas enveloppé d'une couverture de l'assistance publique. Il sort *La Métamorphose* de Kafka, livre qu'il aura, en vain, l'obsession de finir.

« Son séjour va durer deux ou trois mois ! s'exclame Laure Adage du tac au tac, presque entre deux portes. Il doit continuer sa scolarité ! » Elle m'abandonne avec cette information et s'éloigne, comme inconsciente de l'impact que peut avoir l'hospitalisation d'un enfant mineur sur une famille. Non que je doute de sa gentillesse et de ses qualités reconnues de pédopsychiatre, disons qu'elle me paraît aveuglée par la pression qu'elle subit. Je me résigne à laisser Charles parmi ces enfants atypiques qu'il découvre avec empathie. Je le prends tendrement dans mes bras.

Mes allers-retours commencent entre la maison et l'hôpital. J'apporte à Charles des vêtements propres et quelques gâteaux. « J'ai envie de sortir, supplie-t-il à chacune de mes visites. J'ai envie de sortir ! » Je m'entends répondre que la décision ne m'appartient pas. En arrière-fond, les mêmes bruits rebondissent contre les murs, des cris d'enfants et des tintinnabulements de clés, ambiance anxieuse, pour les malades, pour les familles et sans doute pour le personnel. Des parents démunis et désœuvrés patientent dans le couloir. J'entends à la volée des phrases telles que « mon fils a cessé de grandir depuis qu'il prend son traitement », entre autres histoires plus inquiétantes les unes que les autres. Mes ressentiments à l'encontre de la psychiatre de Charles s'accumulent. Manque de clarté, manque de pédagogie. Pourtant, ma demande est simple : j'ai besoin d'être rassurée, c'est tout. Si seulement quelqu'un décrochait le téléphone quand j'appelle

pour prendre des nouvelles... Mais ils sont injoignables et les infirmiers changent en permanence...

\*\*\*

Le jour de sa première permission, je récupère une marionnette inanimée, dépossédée de son autonomie, que je dois accompagner de l'hôpital à la maison. Charles se laisse tomber dans le fauteuil du salon. Les neuroleptiques figent ses gestes. Ses bras ballent. Il grignote de manière compulsive. Sa psychiatre m'a dit que le médicament bloquait le sentiment de satiété : il n'est jamais rassasié, ce qui explique la prise de poids excessive des personnes sous traitement. Il s'alourdit. Les nerfs se rigidifient. Les mouvements doivent ralentir. Les mimiques du visage se gomment. La vue se floute, le regard se perd dans le néant. Le roulement des yeux s'arrête. Je suis glacée devant une telle transformation. Charles a disparu sous l'effet des psychotropes.

Mon fils insiste néanmoins pour passer du temps avec ses copains, comme s'il comprenait les dangers d'un repli sur soi. Ses amis sont les premiers à s'étonner : « Qu'est-ce qui se passe avec Charles ? Nous, on ne veut pas qu'il soit hospitalisé ! Il n'est pas fou ! » Je prends conscience de sa popularité. Ses copains, encore nombreux à l'époque, ont même pris le temps d'aller à l'hôpital. Leur démarche a été gâchée par l'interdiction d'entrer dans le service, ce que je trouve à la fois compréhensible, pour des raisons de

sécurité, et absurde. N'importe quel autre jeune, même mineur, aurait le droit de rendre visite à sa tante qui souffre d'un cancer. Pourquoi Charles en est-il privé? La psychiatrie est-elle, à ce point, un monde à part?

Le samedi soir de sa permission, Charles décide de sortir. Malgré son état inhabituel, j'estime qu'il n'a plus l'âge d'être traité comme un enfant. Je passe la soirée au restaurant avec des amis, partagée entre l'inquiétude et la confiance. J'espère que tout va bien se passer. Soudain mon téléphone sonne. Je reconnais la voix de Hugo, l'un de ses copains. « Charles ne va pas bien... Il a trop bu... » murmure-t-il. Je réagis aussitôt : « Mets-le dans un taxi! Je te donne l'adresse. » Mon fils m'arrive dans un état effrayant. Le mélange entre l'alcool et les médicaments a agi comme un cocktail explosif. « Charlie! Tu n'aurais pas dû boire... Tu es fragile... Tu veux retourner à l'hôpital, c'est ça que tu veux? Viens avec moi, on rentre! » Mais au lieu de me suivre, il s'enfuit en courant. Je crie son prénom dans la rue. Une immense terreur s'empare de tout mon être, je me dis que je l'ai perdu, je l'ai perdu pour toujours. Je rassemble mes pensées tant bien que mal, avec le soutien de mes amis. Je suis sur le point de signaler sa disparition à la police lorsque mon téléphone sonne de nouveau. C'est Veronika, une amie dont la fille est une copine de Charles. « Il est chez moi... dit-elle. Il n'est pas bien, il a vomi... Il va rester dormir... »

Nous espérons que cet extrait  
vous a plu !



## Des lumières sur le ciel

Bénédicte Chenu



J'achète ce livre

Pour être tenu au courant de nos parutions, inscrivez-vous  
à la lettre des éditions Charleston et recevez des **bonus**,  
**invitations** et autres **surprises** !

Je m'inscris

Merci de votre confiance, à bientôt !

L E D U C . S  
P R A T I Q U E